

—Ne craignez-vous pas que Narain Sagore ne vous tende quelque piège ? dit Mme Mazeran.

—Je ne crois pas qu'il s'y hasarde, dit le magistrat avec la fierté anglaise. Ce n'est pas l'envie qui lui en manquera, mais un Indou n'oserait s'attaquer à un Européen. Ils savent trop bien ce que leur coûterait une goutte de sang chrétien. Je puis, du reste, vous faire donner des lettres de recommandation afin que les autorités militaires vous fournissent une escorte de cypayes chaque fois que vous croirez en avoir besoin.

—Quelle distance y a-t-il d'ici à Delhi ? demanda lady Richard Overnon.

—Environ neuf cent soixante-seize milles.

Comment ferons-nous le voyage ?

—En palanquin évidemment, dit M. Novéal.

—Si j'ai un conseil à vous donner, reprit le magistrat, ce serait de prendre des *badgerows* (sorte d'énormes barques de voyages), jusqu'à Allahabad. Ce serait beaucoup moins fatigant et moins coûteux pour une caravane aussi nombreuse que la vôtre. Une fois à Allahabad, vous pourriez continuer votre route, soit en bateau sur la Jumna, soit en palanquin.

—Je crois que vous avez raison, fit Novéal après un instant de réflexion.

—Est-ce que ce long voyage n'effraye pas ces dames ? demanda le fonctionnaire anglais.

—Elles ! s'écria M. Novéal. Oh ! vous ne les connaissez pas. Après leur expédition en Afrique, d'ailleurs, le voyage de Delhi ne leur paraîtra qu'une promenade.

Ce n'était pas tout à fait l'avis de Clémence et de Juliette, quoiqu'il leur arrivât cependant ce qui arrive toujours aux gens habitués à vivre au milieu des dangers. Ils se familiarisent avec cette existence périlleuse et finissent par dormir presque tranquillement, malgré la perspective de nouveaux obstacles à surmonter le lendemain.

## XIX.

Avec son bon sens ordinaire, Juliette avait promptement compris que le conseil du magistrat était fort sage, et que si M. Novéal, déjà si vieux, voulait avoir le temps de jouir de sa fortune, il fallait qu'il se résignât à une transaction. Elle aimait sincèrement et tendrement le digne vieillard qui lui témoignait tant d'affection, et regardait comme un devoir sacré de rendre aussi heureuses que possible les dernières années qu'il avait à passer encore sur cette terre.

Clémence dont le caractère avait complètement changé (et complètement à l'avantage de la jeune femme) partageait aussi les idées de sa cousine.

Familiarisées désormais avec les ennuis des voyages, toutes deux, d'ailleurs, n'étaient pas fâchées de profiter de leur séjour dans l'Inde pour parcourir une partie de ce magnifique pays, et surtout pour visiter Bénarès, Allahabad et Delhi, la plus belle de toutes les villes indiennes.

Le voyage fut donc résolu le jour même.

Dans le cas où M. Novéal ne pourrait s'arranger avec Narain Sagore, il devait aller de Delhi à Jypoor afin de s'y procurer les diverses pièces de nature à constater son identité, dont il aurait alors besoin pour poursuivre le procès.

Dès le lendemain, Valentin et sir Richard commencèrent à s'occuper des préparatifs du voyage sous la direction de M. Novéal, qui connaissait le pays mieux que ses deux amis, et qui leur indiquait les mesures à prendre.

Sachant que, sauf lady Overnon, les parents de M. Novéal et lui-même étaient dans une position de for-

tune d'autant moins brillante pour le moment, que les frais du procès absorbaient le peu d'argent qu'ils avaient de disponible, le magistrat les avait engagés à prendre des *budgerows* parce que c'est le moyen de transport le plus économique de tous. Mais les voyages effectués de cette façon sont interminables, et les passagers sont loin de jouir de toutes leurs aises.

Après avoir visité quelques *budgerows*, et causé avec deux ou trois des agents chargés de leur location, sir Richard déclara qu'il aimait mieux prendre passage sur les grands bateaux plats qui, à la suite de puissants remorqueurs à vapeur, font régulièrement le service de Calcutta à Allahabad. Une fois là, il serait toujours temps d'acheter ou de louer des *budgerows* pour suivre la Jumna, ou de continuer la route en palanquin avec les relais d'hommes établis le long du chemin, comme le sont en France les relais de poste.

On loua quatre cabines pour M. Novéal, M. et Mme Mazeran, sir Richard et Clémence, Savinien, et un cinquième pour Joseph Furetal.

Depuis le jour, où par son courage et son intelligence, il avait sauvé ses maîtres en amenant à leur secours les Babimpés de Sekorou, le jeune homme était devenu pour eux non plus un domestique, mais un ami.

M. Novéal l'avait pris en affection, et de même que Valentin et sir Richard, il s'était promis d'aider ce jeune homme à sortir de sa position subalterne.

Pendant le séjour de nos voyageurs au Cap et durant la traversée, Joseph, stimulé par les encouragements de ses amis, avait travaillé nuit et jour pour refaire son éducation.

Grâce aux conseils de Clémence et de Juliette, il s'était complètement transformé comme tournure et comme manières.

A voir ce jeune homme à l'allure vive et hardie, on n'aurait certes pas reconnu le gamin maigre, chétif et rabougri que M. Mazeran avait emmené de Paris.

En dépit des railleries amicales de M. Mazeran, sir Richard avait conservé son ancien domestique, qui fit en conséquence partie de l'expédition de Delhi, ainsi qu'Hercule Caritaud.

Le 3 janvier 1857, nos voyageurs s'embarquèrent sur le bâtiment dont nous avons parlé et que remorqua un petit bateau à vapeur.

Chaque voyageur ayant le droit d'emmener avec lui un domestique, et la plupart des compagnons de nos héros ayant généralement plusieurs serviteurs pour lesquels ils payaient un droit supplémentaire, l'avant du bateau renfermait une bande d'Indous. Ceux-ci, qui se nourrissaient à leurs frais, descendaient à terre chaque fois que le navire jetait l'ancre, c'est-à-dire chaque soir, car on ne voyageait jamais la nuit.

Les seize cabines de l'arrière étaient remplies de passagers ; et chacun emportant force bagages, le chargement était complet.

Le trajet de Calcutta à Allahabad, où la Jumna se jette dans le Gange, s'accomplit sans incident qu'il vaille la peine d'être raconté.

Arrivés à Allahabad, nos voyageurs montèrent sur un autre bateau un peu plus petit avec lequel ils devaient remonter la Jumna.

—Eh bien ! Clémence, dit un matin sir Richard à sa femme, qui brodait sur le pont, commencez-vous à vous rassurer ?

—Nous n'avons pas l'air fort inquiètes, il me semble, répondit-elle gaiement en regardant Mme. Mazeran, assise à côté d'elle.

—Vous êtes trop courageuses toutes deux pour